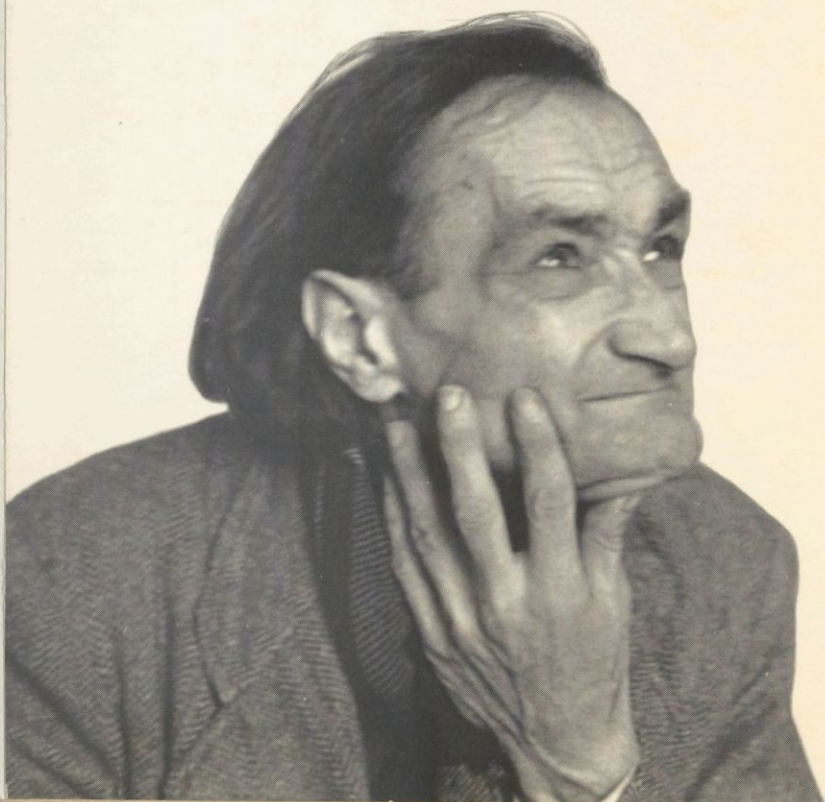


Fiction & Cie

Paule Thévenin
Antonin Artaud,
ce Désespéré qui vous parle

essais / Seuil



1144

**Antonin Artaud,
ce Désespéré qui vous parle**

162

33900

Antonin Arnaud,
ce Déespère qui vous parle

Fiction & Cie

Paule Thévenin Antonin Artaud, ce Désespéré qui vous parle

essais



Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

DL-28011993-02427

Fiction & Cie

Paula Thérèse

Antonin Arnaud

ce Désespéré qui vous parle

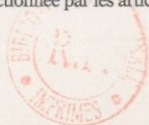
roman



ISBN 2-02-012845-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1993

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



Introduction

Le 7 juin 1946, en matinée, les amis d'Antonin Artaud lui rendaient hommage au Théâtre Sarah-Bernhardt. Je l'avais rencontré peu de temps après son retour à Paris et il m'avait fixé rendez-vous ce jour-là au Dôme en fin d'après-midi, à une heure où il pensait que la séance serait terminée et que je pourrais lui en rendre compte. Ce ne fut pas le cas et, pour ne pas le faire attendre, je dus partir avant la fin des lectures de ses textes, mais j'avais pu voir apparaître sur scène Roger Blin et l'entendre dire d'une façon bouleversante les premières pages des *Nouvelles Révélations de l'Être*. Il tenait ce texte déchirant dans ses mains agitées d'un tremblement que son émotion accroissait au fur et à mesure qu'il le lisait et il me semble qu'il la communiquait à toute l'assistance. En tout cas, il me la communiquait, à moi, et quand sa voix se tut après les dernières phrases de cet appel lancé au monde :

C'est un vrai Désespéré qui vous parle et qui ne connaît le bonheur d'être au monde que maintenant qu'il a quitté ce monde, et qu'il en est absolument séparé.

Morts, les autres ne sont pas séparés. Ils tournent encore autour de leurs cadavres.

Je ne suis pas mort, mais je suis séparé¹.

quelque chose d'irréversible s'était produit : peut-être n'en avais-je pas encore une conscience très claire, mais Antonin Artaud avait commencé à me parler. Il ne cesserait de le faire. Bien sûr, à ce moment-là, je ne pouvais prévoir que ce quel-

INTRODUCTION

que chose déterminerait ma vie et non seulement me conduirait à la vouer à la publication de son œuvre, mais m'amènerait, comme malgré moi, à écrire à son propos.

Les textes qui sont réunis ici, il ne faut les voir que comme un accompagnement au travail que j'ai fait pour déchiffrer et publier l'œuvre d'Antonin Artaud, pour que sa parole ne soit pas étouffée, qu'elle continue à être vive, pour qu'il *vous parle*. Ils m'ont plus souvent été demandés qu'écrits spontanément, et ne sont pas exempts parfois d'une certaine maladresse, mais j'ai tenu à les réunir tels quels, sans tricherie*.

Entendre / voir / lire est un peu à part dans cet ensemble. Cette tentative de lecture a quelque chose d'un peu plus théorique, bien que je ne sois pas à proprement parler une théoricienne. Aussi, en raison de cette légère étrangeté, l'ai-je placée à la fin du volume.

*Il était, en effet, dans mes intentions de n'y rien changer, mais des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté m'ont contrainte à certains aménagements. Depuis quelque temps, les héritiers des héritiers d'Antonin Artaud manifestent à mon égard une hostilité des plus vives et ils m'ont fait signifier l'interdiction de reproduire le moindre extrait de texte. S'il m'était arrivé de citer longuement, c'était pour laisser la parole à Antonin Artaud. Il en allait ainsi de la lettre écrite de Ville-Évrard le 23 mars 1942 (pp. 149-150) dont j'avais cité un long passage. Elle avait pourtant paru in extenso dans *Antonin Artaud*, par Thomas Maeder (Plon, 1978). Je m'étais contentée de corriger quelques erreurs de lecture.

Je ne sais ce qui motive l'animosité de ce fils de la sœur d'Antonin Artaud qui n'avait pas cinq ans lorsque celui-ci fut interné et était âgé de treize à quatorze ans lorsque Antonin Artaud sortit de Rodez.

On aurait pu croire qu'il me saurait gré du travail anonyme que j'avais accompli. Sa mère elle-même n'avait-elle pas fini

INTRODUCTION

par reconnaître publiquement dans *la Tour de feu* (n° 136, décembre 1977) que mes notes dans les *Œuvres complètes* étaient le résultat de méticuleuses recherches ? Il n'a pas suivi cette voie conciliante, n'hésitant pas à interrompre brutalement la publication de l'œuvre d'Antonin Artaud, privant tous ceux à qui celui-ci avait voulu parler de la faculté de lire ses derniers textes, en particulier *Histoire vécue d'Artaud-Mômo*, écrite pour la conférence du 13 janvier 1947 au Théâtre du Vieux-Colombier.

Janvier 1991.

NOTES

1. VII, 121. Dans les références aux œuvres d'Antonin Artaud, le chiffre romain renvoie au tome des *Œuvres complètes*, Gallimard, et le chiffre arabe à la page de ce tome.

The following information was obtained from the author's unpublished manuscript (1971) and was not available in the literature. The author's interest in the problem of the origin of the human species is evident from his work on the evolution of the human species. He has published a number of papers on the subject of the origin of the human species. He has also published a book on the subject of the origin of the human species. The author's interest in the problem of the origin of the human species is evident from his work on the evolution of the human species. He has published a number of papers on the subject of the origin of the human species. He has also published a book on the subject of the origin of the human species.

January 1971

NOTES

The following information was obtained from the author's unpublished manuscript (1971) and was not available in the literature. The author's interest in the problem of the origin of the human species is evident from his work on the evolution of the human species. He has published a number of papers on the subject of the origin of the human species. He has also published a book on the subject of the origin of the human species.

Le Ventre double

ou

Petite esquisse généalogique d'Antonin Artaud

Parlant de Rimbaud, André Breton a pu écrire : « La biographie d'un homme de génie, à plus forte raison si ce sont des membres de sa famille qui se sont chargés de l'établir avec le souci primordial de la faire tourner coûte que coûte à l'édifiant, incite à "en prendre et à en laisser" selon que s'offrent ou non des possibilités de recoupement¹. »

Cette observation vaut pour toute biographie, et l'on peut même dire que la plupart sont mensongères. Une vie, dont seuls quelques repères sont sûrs, elles veulent la restituer dans une continuité d'autant plus illusoire qu'elle n'était sans doute pas celle d'une réalité dont le tissu, les liens se sont depuis longtemps défaits.

Comptant fallacieusement sur elles pour redonner la couleur de la vie, les biographes sont friands d'anecdotes dont la véracité est plus ou moins contrôlée. Transformées dès le départ par la mémoire défaillante ou sélective des témoins, modifiées au cours de récits successifs, elles n'ont souvent plus rien à voir avec les faits qui les ont inspirées. N'importe, elles seront ressassées de livre en livre, et l'inexactitude aura mille fois plus de chances d'être transmise que sa réfutation motivée.

La vie d'Antonin Artaud a quelque chose d'exemplaire et il ne faut pas s'étonner si elle a déjà suscité un grand nombre de biographies ou pseudobiographies dont, hélas, la platitude, en général, le dispute à l'inutilité. C'est que, sa vie, Antonin Artaud en a fait passer l'essentiel dans ses textes écrits et qu'aucun biographe, dans ce domaine, ne saurait rivaliser

avec lui. Depuis *Correspondance avec Jacques Rivière*, où il expose la question même qui constituait alors son déchirement quotidien, cette âpre interrogation sur le phénomène de la pensée, sur cette impossibilité à penser où s'enfermait son existence, au point qu'il se demandait si seulement il avait commencé à penser, jusqu'à l'expérience fabuleuse de son voyage chez les Tarahumaras, il a tout dit de lui, tout ce qu'il est indispensable de savoir de lui. Par ses récits, ses poèmes, ses manifestes, ses textes, ses lettres, on ne peut rien ignorer des jalons majeurs de sa vie. Et si des pans, pour l'instant, semblent en rester dans l'ombre : son séjour en Irlande, par exemple, ou les premières années de son internement, c'est qu'ils correspondent à des périodes qui sont comme en dehors de la vie.

Mais alors intervient cette recreation mythique de sa biographie entreprise à Rodez, à partir du moment où il se remet à écrire, dont on serait bien mal avisé de ne pas tenir compte. Car où se trouve le vrai ? Dans les renseignements plus ou moins fragmentaires, plus ou moins vérifiables, enfouis dans divers dossiers tenus clos sous prétexte de secret médical ou policier, dont les feuillets ont été plus ou moins dispersés avec le temps, dont le volume s'est amenuisé, d'où parfois filtre fortuitement une information incontrôlable, ou dans les récits qu'Antonin Artaud a faits lui-même de son voyage en Irlande, de ses premiers mois d'internement, de sa mort à Rodez sous un électrochoc, de sa présence il y a quatre mille ans en Inde ou il y a deux mille ans en Judée ? Tout travail sur Antonin Artaud qui ne tient pas compte de cette dimension épique, qui verse au compte du délire, de l'affabulation ou de l'erreur ce que, à la fin de son existence, il déclare avoir été sa vie passée, manque le primordial, est voué à l'inanité.

Je n'écris pas cela par simple goût du paradoxe et je voudrais, pour mieux faire comprendre ce que je veux dire, l'illustrer par un exemple connu. Selon l'état civil, Antonin Artaud est né à Marseille, le 4 septembre 1896, au 15, rue du Jardin-des-Plantes. Un de ses derniers biographes, l'Américain Thomas Maeder, a déclaré : « Vers la fin de sa vie, Artaud écrit par erreur que c'était au 4, rue du Jardin-des-Plantes². »

L'erreur, ici, c'est le biographe qui la commet en ne sachant pas voir qu'il n'y a pas, de la part d'Antonin Artaud, faux souvenir ou défaillance de la mémoire. Il est évidemment troublant de voir proposés deux lieux de naissance : celui où un certain fils Artaud est socialement né, et celui où le poète Antonin Artaud se souvient d'avoir fait lui-même son incarnation cette nuit-là, au lieu de l'avoir reçue d'un père et d'une mère³. Pourtant ce n'est pas une fois qu'il a indiqué le 4, rue du Jardin-des-Plantes comme lieu probable de son éventuelle naissance, mais dix, vingt fois : *L'état civil de l'homme que je suis et qui s'appelle Antonin Artaud porte comme problématique date de naissance, le 4 septembre 1896 à 8 heures du matin. – Et comme lieu de mon entrée dans cette vie Marseille, Bouches-du-Rhône, France, 4 rue du Jardin des Plantes au 4^{me} étage. Or je ne suis pas du tout d'accord avec tout cela, car il m'a fallu beaucoup plus de temps, je dis de temps concret, patent, vérifié, actuel, authentique, pour devenir la bourrique rétive et incoercible que je suis*⁴. Il n'est pas plus d'accord avec la date inscrite par le curé Cayol sur le registre de l'église des Chartreux comme étant celle de son baptême : le 19 septembre. S'adressant au pape, en juillet 1946, il écrit :

*Né à Marseille le 4 septembre 1896,
baptisé le 8 du même mois à l'église des Chartreux,
je tiens à vous faire savoir
1° que je renie mon baptême,
2° que je le renie en fait,
3° que je veux vous en faire ressentir le fait*⁵.

Le rôle du chiffre 4 et de ses multiples est évident : 4, jour de la naissance, le matin à 8 heures (2 fois 4), en l'an 1896 (multiple de 4), au numéro 4 d'une rue, à l'étage 4 d'une maison (et il lui faut pour parvenir à ce chiffre compter le rez-de-chaussée comme étage 1), 8 (encore 2 fois 4), jour du baptême honni. Si, à tout cela, on ajoute qu'à plusieurs reprises Antonin Artaud signifiera que le chiffre 4 correspond au symbole pour lui abject de la croix et que, il le rappellera plus d'une fois, l'homme qui avait été mis en croix (mis en 4) au Golgotha n'était pas le dénommé Jésus-christ, ce certain

pédéraste essénien qui avait fui piteusement et lâchement le supplice, mais lui, Artaud, on comprend que ce n'est pas par erreur qu'il a écrit être entré dans la vie de ce monde au 4, rue du Jardin-des-Plantes, puisqu'il lui fallait être né, qu'il ne pouvait être né que dans un immeuble marqué de ce chiffre, ce chiffre 4 où déjà s'inscrit l'insondable mystère de son destin. Et il nous faut alors bien admettre que la réalité est double : il y a celle du 4, et il y a celle du 15. Connaître celle du 15 n'a pas d'autre intérêt que de faire mieux entendre ce qui est à lire et à découvrir dans la vérité mythologique du 4.

Antonin Artaud, on le sait, se disait né de ses œuvres, non d'une mère, et ne parlait jamais de la famille Artaud-Nalpas que comme de sa « prétendue famille ». Les raisons d'un refus aussi catégorique que renouvelé devaient sans nul doute s'expliquer par le déploiement dans le temps et l'espace de ceux dont il était issu, et il paraissait d'autant plus impérieux de savoir non seulement où il était né, mais de qui il était né. Cette recherche pourrait peut-être permettre une meilleure approche des textes, une lecture plus éclairante, et le présent travail n'a nulle autre ambition.

Et on ne peut pas, en effet, ne pas remarquer à l'origine ces deux grand-mères sœurs, cette double grand-mère, ce double ventre prolifique duquel sont issus ces très nombreux enfants dont plusieurs, à la génération suivante, se croiseront entre eux, donnant à leur tour naissance à un nombre tout aussi grand de petits-enfants parmi lesquels ce petit Antoine qui choisira de se prénommer Antonin, peut-être pour se distinguer de tous les Antoine qui encombrèrent son ascendance.

Soumis comme il l'était depuis sa naissance, et même avant, à un poids familial aussi accablant, enserré dans un tel écheveau d'alliances, qu'il se soit voulu niveleur du périple imbécile où s'enferme l'engendrement, / le périple papa-maman, / et l'enfant, / suie du cu de la grand-maman, / beaucoup plus que du père-mère⁶ / prend tout son sens. Pour se sentir être lui-même, revenir à cet état antérieur, ce moment où il était ce corps inemployable / fait de viande et de sperme fou⁷, il lui a fallu retourner l'immense ventre double, comme on le ferait du doigt d'un gant, l'inverser en quelque sorte, l'invaginer et le

LE VENTRE DOUBLE

réensemencer pour que de lui renaissent ses deux grand-mères ; il lui a fallu en faire ses filles premières-nées.

Les renseignements qui ont permis de dresser le tableau généalogique ci-après ont pour source l'étude des diverses pièces qui ont pu être retrouvées : actes d'état civil, notices nécrologiques parues dans *le Petit Marseillais*, actes de baptême, de mariage et de décès provenant des églises catholiques de Smyrne. Je veux remercier ici M. Ramière de Fortanier, archiviste en chef de la ville de Marseille, de l'aide qu'il m'a apportée, avec une science et une amabilité sans égales, aide sans laquelle il n'aurait pas été facile de débrouiller pareil enchevêtrement familial. Mes remerciements vont aussi au docteur Livio Amedeo Missir grâce à qui j'ai mieux perçu les problèmes spécifiques de la latinité du Levant dans la complexité de son histoire, histoire dont il est l'un des spécialistes, et qui m'a fourni des chaînons manquants, en prenant la peine de les rechercher dans son importante bibliothèque d'archives.

On a dit et écrit qu'Antonin Artaud appartenait à une lignée de marins, armateurs de père en fils depuis plus de cent cinquante ans. Thomas Maeder, qui a écrit sa biographie à l'écoute de la famille, en fait débiter le chapitre premier par l'évocation du capitaine Christophe Artaud, commandant le *Joseph*, qui, retenu en 1741 à Smyrne sur l'ordre du gouvernement français, avait été chargé d'escorter et de défendre contre les attaques éventuelles de la flotte anglaise six navires marchands qui devaient se rendre en Italie et à Marseille. Le nom Artaud est très répandu en Provence : il y a même, au pied de la montagne Sainte-Victoire, un village appelé Les Artauds, et le capitaine Christophe Artaud a toutes les chances de n'avoir aucun lien de parenté avec Antonin Artaud. La réalité diffère quelque peu de la saga familiale.

L'arrière-grand-père paternel, Mitre Artaud (ou Mittre selon les pièces d'état civil), né au Puy-Sainte-Réparate, fils de feu Mitre et de feu Réparate Moriaud, épouse à Istres, le 24 janvier 1816, une jeune fille de dix-sept ans : Magdeleine Marie Anne Rose Jacquemes (ou Jacquemus⁸), née aux Pennes, dont

les parents, Antoine Jacquemes et Félicité Dachier, s'étaient installés et résidaient à Istres. L'acte de mariage nous apprend qu'auparavant Mitre Artaud était domicilié à Arles. Mitre Artaud et Antoine Jacquemes y sont dits cultivateurs. Les témoins étaient trois cousins de la mariée : Hector Ferrier, charron, Jean-Baptiste Ferrier, cordonnier, Joseph Étienne Simiot, aubergiste, et Louis Arnaud, propriétaire, « ami des parties ». Les témoins et le maire, Amphorien Belleval, signent seuls l'acte de mariage. Mitre Artaud et Rose Jacquemes, ainsi que les parents de cette dernière, étaient illettrés et n'ont pu le faire ; comme il y est dit, « les parties contractantes ont déclaré ne pas le savoir ». Une formule analogue se retrouvera chaque fois que Mitre Artaud viendra à la mairie présenter ses enfants nouveau-nés, et elle sera inscrite, en ce qui concerne Rose Jacquemes, au bas de l'acte de mariage de son fils Marius-Pierre. Elle était donc toujours vivante en 1850.

Mitre Artaud et Rose Jacquemes eurent six enfants : Casimir, Marius-Pierre, Marie Anne, Dieudonné⁹, François, mort en bas âge, et Rose.

Par le registre d'état civil de la commune d'Istres, nous savons qu'à partir de 1826 Mitre Artaud se déclarait charretier. Et c'est cette profession qui est inscrite sur son acte de décès lorsqu'il mourut dans cette localité, le 3 septembre 1838, à l'âge de quarante-neuf ans.

Marius-Pierre Artaud, le grand-père paternel, est né le 25 mars 1820. L'acte de naissance est dressé le lendemain. Mitre est allé présenter son fils à la mairie en compagnie de son beau-père, Antoine Jacquemes, et d'un autre cultivateur. Marius-Pierre deviendra marin au long cours et c'est avec lui, semble-t-il, que commence la prospérité de la famille Artaud.

Vers 1838, venant de Smyrne, où elle est née le 7 mai 1833, une petite fille de cinq ans, orpheline de père, Catherine Chili, arrive à Marseille. Son père, Antoine Chili, est mort à Smyrne le 7 septembre 1836. L'acte de décès (registre de l'église cathédrale et paroissiale de Smyrne sous le titre de l'Immaculée Conception) dit que « L'an mil huit cent trente-six, le sept septembre, Antoine Chili, Maltais, d'environ trente-trois ans,

frappé d'une attaque d'apoplexie, est resté pendant un jour entier privé de tous ses sens, et que, dans cet état, ayant reçu conditionnellement l'absolution sacramentelle, il a été oint des saintes huiles et a pris le chemin de toute chair. Après quoi son corps a été le même jour enseveli dans le cimetière de l'hôpital St-Antoine. » La nationalité maltaise d'Antoine Chili est encore attestée par l'acte de baptême de la petite Catherine, célébré le 22 mai 1833 dans la même église, qui la dit « née du légitime mariage d'Antoine Chili de Malte, et de Marianne Gieda de Marseille ». En outre, les parrain et marraine : Louis Carabot et Grace Borg, étaient aussi maltais, le nom de la marraine étant typiquement anglo-saxon. Une sœur aînée de Catherine, Marie, étant née, d'après sa petite-fille Marie-Ange Malausséna, dans une petite île de la mer Égée : Tinos, on peut très bien imaginer un périple méditerranéen de l'arrière-grand-père (à la fois paternel et maternel, on le verra) Antoine Chili, dont l'acte de mariage de Catherine indique qu'il avait été commerçant, périple qui l'aurait conduit, partant de Malte, à s'installer à Smyrne, en faisant une halte de quelques années à Tinos.

J'ignore combien d'enfants Antoine Chili et Marianne Gieda ont eus exactement, mais en dehors de Marie et de Catherine ils ont eu au moins un fils. Livio Amedeo Missir qui m'avait signalé l'existence de Rosine Chilé, dernière cousine germaine d'Antonin Artaud, morte à Smyrne il y a quelques années (« elle est morte "anglaise" et pensionnée de sa Gracieuse Majesté en tant que maltaise d'origine »), a pu établir qu'elle était la fille de Joseph-Antoine Chilé, frère de Marie et de Catherine.

En tout cas, prématurément veuve, Marianne Chili s'est vu contrainte d'éloigner d'elle sa fille Catherine. Elle sera confiée, deux ans environ après la mort de son père, à son oncle Dominique Eschiano (ou Schiano selon les pièces d'état civil), commerçant à Marseille, qui l'élèvera. Cette parenté semble bien confirmer que Marianne Gieda était originaire de Marseille, avec, peut-être, une ascendance italienne. Elle mourra à Smyrne, moins de dix ans après son mari, le 16 juin 1844. Le curé de l'église cathédrale qui a dressé l'acte de décès

LE VENTRE DOUBLE

a transcrit son nom en l'adaptant à la prononciation locale car on y lit que « Marianne Zaido, d'environ cinquante ans, atteinte d'une grave et longue maladie, après avoir reçu tous les sacrements de l'Église, est morte en paix, et a été ensevelie dans le cimetière de l'hôpital St-Antoine ». D'après les dates indiquées sur leurs actes de décès respectifs, Marianne Gieda aurait eu à peu près sept ans de plus que son mari, mais il faut tenir compte de leur approximation, et la différence d'âge entre eux était peut-être moins grande qu'il n'apparaît.

En 1850, Catherine Chili demeure toujours chez son oncle, Dominique Eschiano, au 3, rue Fontaine-Sainte-Anne, à Marseille. Le capitaine marin Marius-Pierre Artaud est domicilié à la même adresse (renseignements fournis par les certificats de domicile joints à l'acte de publication de mariage). Ils se marient à Marseille, le 29 août 1850. Elle vient tout juste d'avoir dix-sept ans. Ils auront neuf enfants : Marie Magdeleine Rose, Marius Dominique, Marie Rose Baptistine¹⁰, Guillaume, Marie, Antoine Roi, Louise, Blanche et Gabrielle.

Ils sont mariés depuis plus de vingt-cinq ans, et tous leurs enfants déjà nés, lorsque Marius-Pierre Artaud devient armateur en fondant sa propre compagnie de navigation qui desservait surtout la ligne de la mer Noire. C'est seulement en 1877, en effet, qu'elle apparaît sous la raison sociale Marius Artaud et C^{ie}. Ce n'était pas une entreprise très importante : jamais plus de deux navires en même temps¹¹. Elle deviendra en 1883 Artaud et Seytres, puis en 1894, après la mort de Marius-Pierre, survenue, 59, chemin de Saint-Barnabé, le 17 août 1893, Veuve Marius Artaud et Seytres. Moins d'un an après le décès de son mari, le 3 août 1894, Catherine Artaud meurt du choléra. C'est au père d'Antonin Artaud que, par héritage, revient l'affaire qui, en 1899, s'intitule Compagnie Antoine Artaud. Elle disparaît en 1909.

Pour le patronyme de la grand-mère paternelle d'Antonin Artaud, l'orthographe qui a été le plus souvent employée ci-dessus est Chili car c'est celle qui apparaît sur les pièces d'état civil de la ville de Marseille qui la concernent, mais elle semble être le résultat de transcriptions successives. Il a été

LE VENTRE DOUBLE

aussi orthographié Schiley et Schily et, selon une tradition familiale, serait d'origine anglaise. L'arrière-grand-père, Antoine Chili, on l'a vu, était maltais, et Malte était alors une possession anglaise. Mais la population de l'île a toujours été très mêlée, de nombreuses ethnies s'y sont côtoyées et mêlées, et l'hypothèse d'une origine grecque n'est pas à exclure. Un cousin d'Antonin Artaud, Albert Nalpas, a déclaré que ce patronyme pourrait s'écrire Quily, et sa sœur, M^{me} Malausséna, avait avancé l'orthographe Quiley, ce qui tendrait à indiquer que, dans la prononciation smyrniote, le *Ch* de Chili se ferait entendre comme un *k*. Il est vrai que les transcriptions de ce patronyme ont été si diverses que, sur le même acte d'état civil, on le trouve écrit Chille pour la grand-mère maternelle et Chili pour la grand-mère paternelle. On peut encore le relever écrit Quiel pour la grand-mère maternelle sur l'acte de décès de son fils Joseph Nalpas, mort à Marseille le 29 octobre 1922.

Antonin Artaud, pour sa part, l'orthographe Chilé et je l'ai toujours entendu prononcé par lui avec une chuintante au départ, qui correspond d'ailleurs mieux à la transcription anglaise Schiley. Quant au prénom, il l'écrit indifféremment Catherine ou Caterine.

Louis Nalpas, le grand-père maternel d'Antonin Artaud, né le 8 juillet 1827¹², est mort à Smyrne le 4 février 1875. Il avait été enterré au cimetière catholique latin de Kemer. Ce lieu, considéré comme abandonné, fut repris en 1967 par la municipalité d'Izmir (Smyrne), et un atelier de réparation des camions et autobus de la ville installé à sa place. Avant sa disparition, Livio Amedeo Missir avait fait le relevé des inscriptions gravées sur les pierres tombales encore existantes. Il a publié le résultat de ses travaux dans *le Cimetière catholique latin de Kemer (Smyrne) / (1867-1967)* (Athènes, 1972). On y trouvait les sépultures de ressortissants catholiques de douze pays, dont la France, l'Italie, la Belgique, le Canada, l'Angleterre, etc., sans compter ceux du Saint-Siège, de la Grèce et de l'Empire ottoman. La tombe du grand-père Louis Nalpas est répertoriée sous le numéro 26. Sous la même dalle est

LE VENTRE DOUBLE

enseveli le plus jeune de ses fils, Richard, mort l'année suivante, à l'âge de quatre ans. Les deux inscriptions et l'épithaphe sont en langue italienne :

FAMIGLIA LUIGI NALPAS / MORTO 4 FEBBRARO 1875 / IN ETÀ DI ANNI 45.

RICCARDO NALPAS / MORTO 31 OTTOBRE 1876 / IN ETÀ DI ANNI 4.

FERMATI O PASSANTE / E FISSANDO SU QUESTO MARMO / IL MESTO TUO SGUARDO / DAL FONDO DEL CUORE / FERVIDA PRECE INNALZA AL SIGNOR / CHE L'ALMA DEL PADRE / UNITA SIA / A QUELLA DEL FIGLIO / IN COMPAGNIA¹³.

C'est donc que Louis Nalpas, s'il était sujet ottoman, était « protégé italien ». Les Nalpas figuraient comme tels dans le registre des protégés italiens au consulat d'Italie. Cela tenait à l'organisation très particulière de Smyrne, l'une des Échelles du Levant, dont la population non musulmane n'était pas soumise à la juridiction de l'Empire ottoman ; elle relevait de celle des pays européens qui s'y trouvaient représentés par un consulat, lequel leur apportait protection ; ce système très complexe, le statut d'extraterritorialité accordé de la sorte à cette population aux origines très diverses, lui permettait de jouir de certains avantages, notamment du point de vue fiscal, d'où le grand nombre de négociants, de marchands et d'interprètes accrédités (drogmans) qu'elle comportait.

Les descendants Nalpas ne s'accordent pas tout à fait sur l'origine ethnique de leur famille. Pour M^{me} Malausséna, la sœur d'Antonin Artaud, son grand-père Louis Nalpas serait un Latin raya descendant de croisés français, le patronyme Nalpas étant une déformation du lieu d'où ils seraient issus : Malpas. « Par sa mère, a-t-elle écrit, Antonin était issu d'une très ancienne famille française installée en Orient depuis une époque très reculée et dont l'origine remonte au temps des croisades¹⁴. » Pour d'autres représentants de la famille Nalpas, une origine grecque serait bien plus probable. Livio Amedeo Missir, en puisant dans son énorme documentation levantine, a pu établir qu'avant de s'appeler Nalpas, les Nalpas s'appelaient *Nalpasoglou* (ou *Naltpassioglou*), ce qui renverrait à une origine arménienne. Je ne saurais mieux faire que

de citer ce qu'il m'avait écrit à ce propos, lorsqu'il avait fait la découverte, à la page 52 *bis* du registre XIII de l'église paroissiale française de Saint-Polycarpe à Smyrne, de l'acte probablement le plus ancien en ce qui concerne les Nalpas :

« Il s'agit en effet de la naissance et du baptême de JEAN NALTPASSIOGLOU (le curé écrivait toujours d'une manière fantaisiste inspirée par la prononciation vulgaire de Smyrne et par sa culture italo-grecque-française), fils d'Antoine Naltpassioglou et de Francesca « tiniote » (son nom de famille n'est pas mentionné !). Et Jean Nalpas (?) est né à Smyrne le 25 avril 1824.

« Mais quelle était l'origine ethnique de ces Naltpassioglou ? En marge le curé la mentionne explicitement. Ils étaient "anguriotes", c'est-à-dire *arméniens catholiques* (latinisés) originaires d'Angora (Ankara) et faisant partie de la colonie d'arméno-catholiques, probablement anciennement "persans" de nationalité, établis d'abord à Ankara et ensuite à Smyrne au XVIII^e siècle, début XIX^e pour les Nalpas, colonie dont faisaient partie les Missir, Ballardur, Issaverdens, Mirzan, etc. En effet, le parrain de Jean Naltpassioglou est "Gabriele Achioroglou" qui signe... en arménien ! Il est regrettable que l'autre paroisse (italienne) qui se disputait les "Persans" de Smyrne (Sainte-Marie-des-Chocolants...) ait perdu toutes ses archives en 1922 lors du terrible incendie. C'est là qu'on aurait trouvé les autres Nalpas, et leur "protection italienne" explique et corrobore ma supposition que c'est bien là que les actes Nalpas étaient généralement dressés. »

Par la suite, en approfondissant ses recherches, et en relisant attentivement les actes de Saint-Polycarpe en sa possession, Livio Amedeo Missir a pu acquérir la preuve que l'acte Naltpassioglou concernant le baptême de Jean, né le 25 avril 1824, est un acte Nalpas puisque Antoine Naltpassioglou, père de Jean, « meurt en tant que NALPAS suivant un processus connu des noms des familles arméno-catholiques¹⁵ de Smyrne qui se latinisent ou tout au moins s'euphémisent au cours des décennies (entre l'établissement à Smyrne et les alliances contractées en cette ville européenne) ». De ce phénomène, Livio Amedeo Missir cite deux exemples connus : la

famille Topuzoglou, devenue tout simplement Topuz, et la famille Gipsoglou, devenue Zipcy.

L'acte de décès d'Antoine Nalpas figure à la page 39 du registre XV de Saint-Polycarpe. Il y est dit qu'il est mort en octobre 1856 (le jour n'est pas précisé), âgé d'environ soixante ans. Dans le même registre paroissial figure l'acte de décès d'Élisabeth Nalpas, fille d'Antoine et de Françoise, morte le 23 décembre 1847, à l'âge de douze ans. C'est donc que déjà en 1847 les Nalpassioglou avaient adopté le patronyme Nalpas. Patronyme qui, d'après Livio Amedeo Missir, doit dériver du terme turc *nalbant* : le maréchal-ferrant. Pour lui, « il s'agit d'une corruption, par le grec moderne, d'un terme populaire turc-ottoman, d'origine arabe, comme suit :

« Nalbant (première forme originale) = le maréchal-ferrant ;

« Nalbantchi (forme populaire turque probable équivalente à Nalbant) ;

« Nalbantchioglou = fils du maréchal-ferrant ;

« Nal(t)pantsioglou = fils du maréchal-ferrant prononcé à la grecque ;

« Nal(t)passioglou = forme corrompue du terme précédent suivant la transcription du capucin qui rédige l'acte ;

« Nalpas = forme finale abrégée du terme précédent. »

Du mariage d'Antoine Nalpas et de Francesca sont issus au moins trois enfants (ce sont les seuls qui ont pu être découverts en l'état actuel des recherches) : Jean, Louis et Élisabeth.

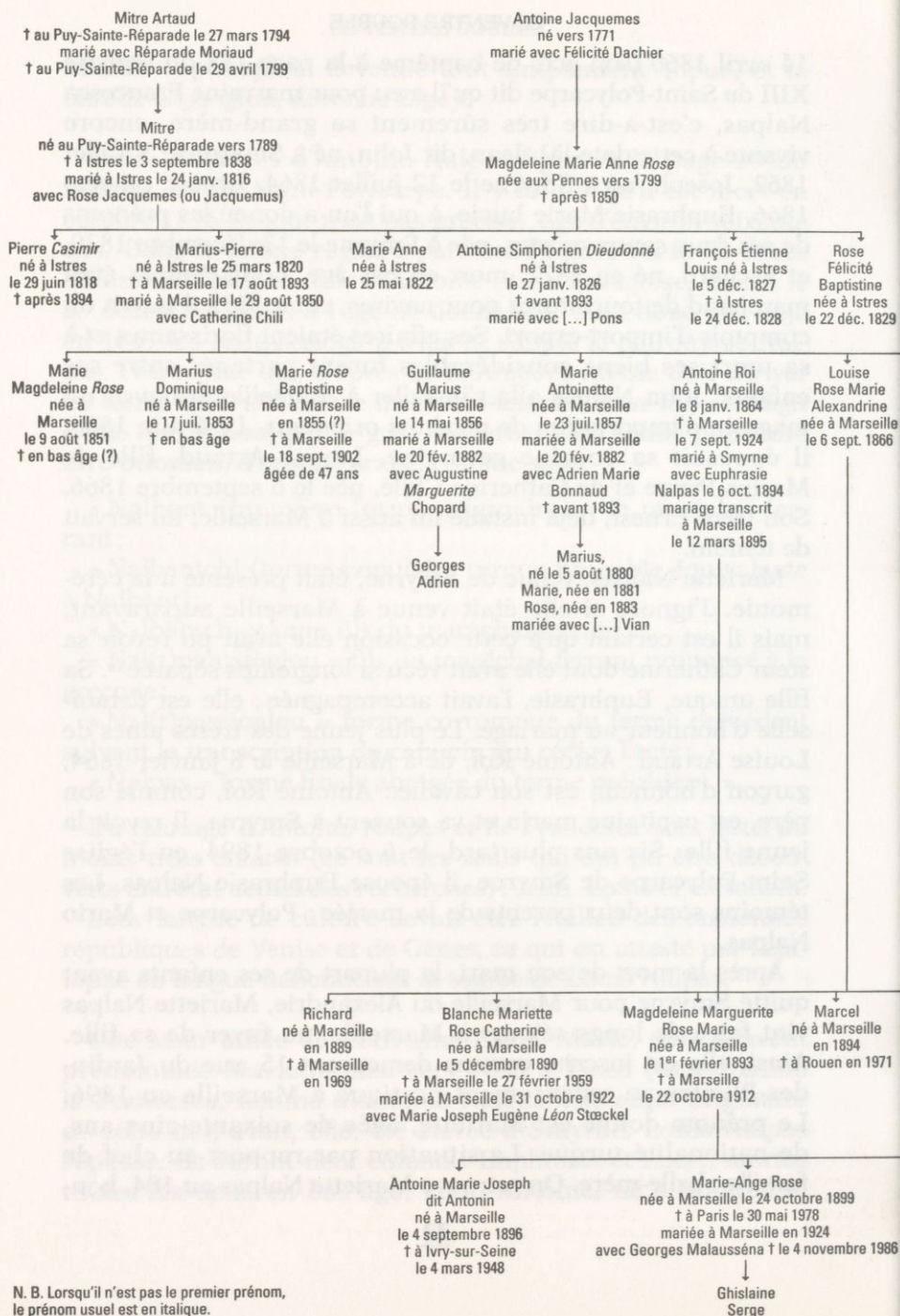
Leur langue de culture devait être l'italien des anciennes républiques de Venise et de Gênes, ce qui est attesté par l'épigramme en langue italienne sur la tombe de Louis Nalpas.

Une sœur aînée de Catherine Chilé, Marie, plus souvent prénommée Mariette, née vers 1830 à Tinos (tout comme la Francesca, femme d'Antoine Nalpas, elle aussi originaire de cette île), avait, elle, été élevée à Smyrne. Louis Nalpas l'épouse. Ils auront neuf enfants : Euphrasie et Lucie, mortes toutes les deux en bas âge, Paul, Antoine, né à Smyrne le

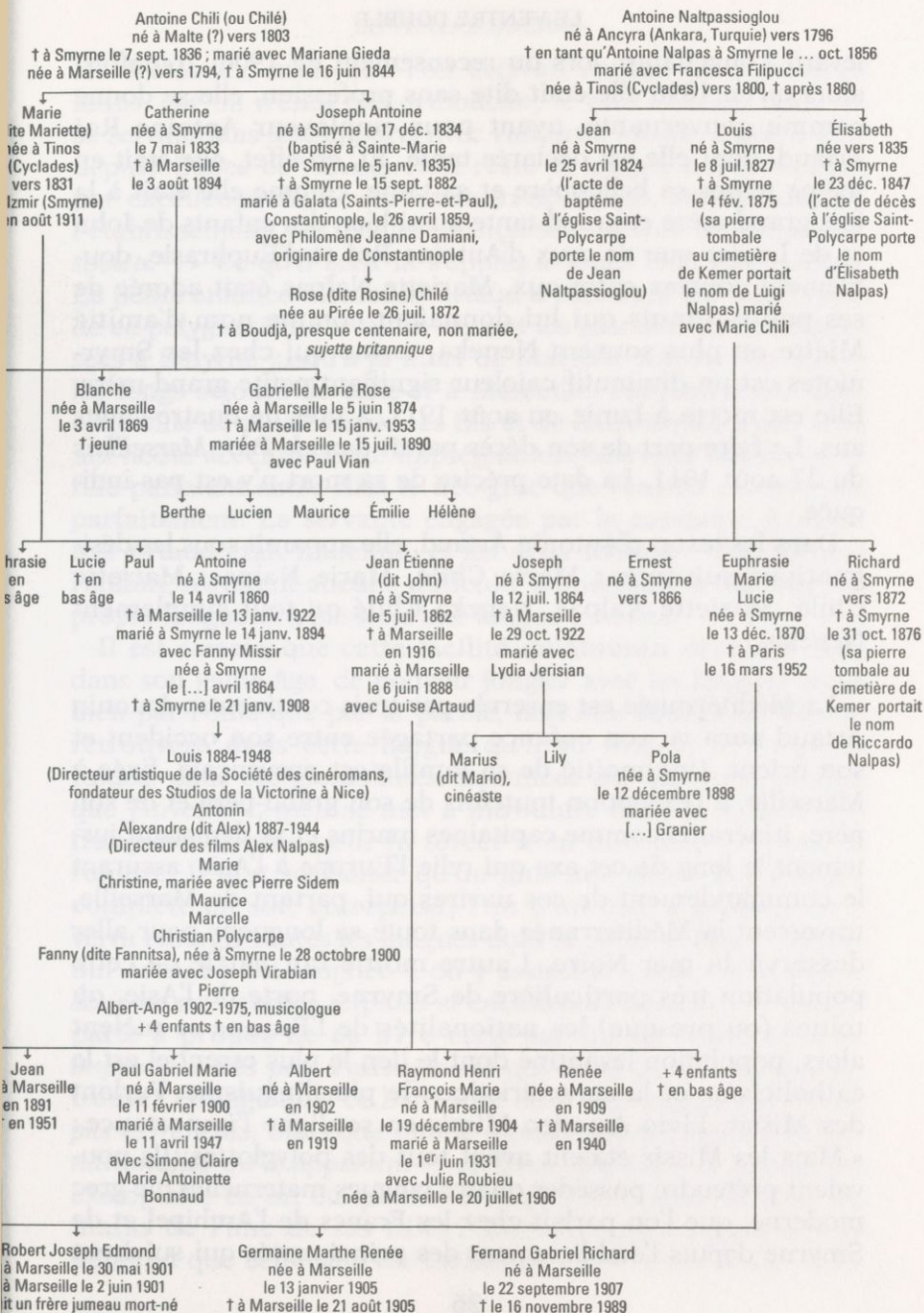
14 avril 1860 (son acte de baptême à la page 188 du registre XIII de Saint-Polycarpe dit qu'il a eu pour marraine Francesca Nalpas, c'est-à-dire très sûrement sa grand-mère, encore vivante à cette date-là), Jean, dit John, né à Smyrne le 5 juillet 1862, Joseph, né à Smyrne le 12 juillet 1864, Ernest, né vers 1866, Euphrasie Marie Lucie, à qui l'on a donné les prénoms de ses deux sœurs mortes, née à Smyrne le 13 décembre 1870, et Richard, né en 1872, mort en bas âge. Louis Nalpas était marchand de fournitures pour navires, et en 1855 il ouvrit un comptoir d'import-export. Ses affaires étaient florissantes et à sa mort ses biens considérables furent partagés entre ses enfants. John Nalpas alla s'installer à Marseille et ouvrit un magasin d'importation de produits orientaux. Le 6 juin 1888, il épousait sa cousine germaine, Louise Artaud, fille de Marius-Pierre et de Catherine Chilé, née le 6 septembre 1866. Son frère Ernest, déjà installé lui aussi à Marseille, lui servait de témoin.

Mariette Nalpas, venue de Smyrne, était présente à la cérémonie. J'ignore si elle était venue à Marseille auparavant, mais il est certain qu'à cette occasion elle avait pu revoir sa sœur Catherine dont elle avait vécu si longtemps séparée¹⁶. Sa fille unique, Euphrasie, l'avait accompagnée : elle est demoiselle d'honneur au mariage. Le plus jeune des frères aînés de Louise Artaud : Antoine Roi, né à Marseille le 8 janvier 1864, garçon d'honneur, est son cavalier. Antoine Roi, comme son père, est capitaine marin et va souvent à Smyrne. Il revoit la jeune fille. Six ans plus tard, le 6 octobre 1894, en l'église Saint-Polycarpe de Smyrne, il épouse Euphrasie Nalpas. Les témoins sont deux parents de la mariée : Polycarpe et Mario Nalpas.

Après la mort de son mari, la plupart de ses enfants ayant quitté Smyrne pour Marseille ou Alexandrie, Mariette Nalpas vint faire de longs séjours à Marseille, au foyer de sa fille. Ainsi, elle est inscrite comme demeurant 15, rue du Jardin-des-Plantes au recensement pratiqué à Marseille en 1896. Le prénom donné est Mariette, âgée de soixante-cinq ans, de nationalité turque. La situation par rapport au chef de famille : belle-mère. On retrouve Mariette Nalpas au 104, bou-



N. B. Lorsqu'il n'est pas le premier prénom,
le prénom usuel est en italique.



levard Longchamp, lors du recensement de 1906. Toutefois, alors qu'en 1896 elle était dite sans profession, elle se donne comme gouvernante, ayant pour employeur Antoine Roi Artaud, dont elle est déclarée tante. Et, en effet, elle était en même temps sa belle-mère et sa tante, comme elle était à la fois grand-mère et grand-tante aussi bien des enfants de John et de Louise que de ceux d'Antoine Roi et d'Euphrasie, doublement cousins entre eux. Mariette Nalpas était adorée de ses petits-enfants qui lui donnaient comme nom d'amitié Miette ou plus souvent Neneka, terme qui chez les Smyrniotes est un diminutif cajoleur signifiant petite grand-mère. Elle est morte à Izmir, en août 1911, à près de quatre-vingts ans. Le faire-part de son décès paraît dans *le Petit Marseillais* du 27 août 1911. La date précise de sa mort n'y est pas indiquée.

Dans les textes d'Antonin Artaud, elle apparaît sous les désignations suivantes : Marie Chilé, Marie Nalpas, Mariette Chilé, Mariette Nalpas, Neneka Chilé ou tout simplement Neneka.

La Méditerranée est enserrée par trois continents : Antonin Artaud aura vu son enfance partagée entre son occident et son orient. Une moitié de sa famille est provençale, fixée à Marseille, à l'exception toutefois de son grand-père et de son père, itinérants comme capitaines marins et se déplaçant justement le long de cet axe qui relie l'Europe à l'Asie, assurant le commandement de ces navires qui, partant de Marseille, traversent la Méditerranée dans toute sa longueur pour aller desservir la mer Noire. L'autre moitié fait partie de cette population très particulière de Smyrne, porte de l'Asie, où toutes (ou presque) les nationalités de l'Europe se mêlent alors, population levantine dont le lien le plus essentiel est le catholicisme et la caractéristique le plurilinguisme. Parlant des Missir, Livio Amedeo Missir en souligne l'importance : « Mais les Missir étaient avant tout des polyglottes. Ils pouvaient prétendre posséder quatre langues maternelles : le grec moderne, que l'on parlait chez les Francs de l'Archipel et de Smyrne depuis l'établissement des principautés qui suivirent

les croisades, mais que l'on écrivait exprès en caractères latins, car on n'était pas orthodoxe ; le turc osmanli dont on se servait dans les rapports avec l'autorité locale ; l'italien qui, depuis Gênes et Venise, était resté la langue commerçante par excellence du Levant et le français qui, surtout depuis l'établissement des écoles françaises, devint la *langue de société*¹⁷. » Ce qu'il écrit là s'applique aussi bien aux Nalpas. La petite enfance d'Antonin Artaud a sûrement été imprégnée de ce polyglottisme levantin durant les grandes vacances passées à Smyrne jusqu'à la mort de Mariette Nalpas. En outre, les longs séjours de celle-ci à Marseille, l'implantation dans cette ville de plusieurs de ses fils et de leurs familles ont sans nul doute accentué cette imprégnation. Mariette Nalpas et sa fille parlaient entre elles le néo-grec que l'enfant comprenait parfaitement. La servante engagée par le capitaine Antoine Roi Artaud était italienne, et les deux femmes, tout comme l'enfant, n'avaient aucune difficulté à s'adresser à elle dans sa propre langue et à passer d'une langue à l'autre.

Il est certain que cette facilité qu'Antonin Artaud a eue, dans son jeune âge, de pouvoir jongler avec les langues aussi bien par l'ouïe que par la parole, doit être soulignée. Elle se retrouvera dans cette langue qu'il va vouloir se forger à Rodez, dans ces glossolalies, nommées par lui « ces syllabes que j'invente », qu'il se met à introduire dans la langue dite française comme pour la forcer à en dire plus ou pour la rompre. Il faut souhaiter qu'un jour une étude linguistique complète en soit entreprise ; l'on peut être assuré qu'on y verra resurgir toutes les langues dont la petite enfance d'Antonin Artaud a été baignée¹⁸, on y assistera à cette *exhumation de je ne sais quelles torpides et crapuleuses nécessités*¹⁹ dont il parle à propos de ce livre écrit par lui en 1934, ce livre *imprimé à très peu d'exemplaires* qui a été perdu. Et doit-on trouver étrange que, ce livre écrit *dans une langue qui n'était pas le français, mais que tout le monde pouvait lire, à quelque nationalité qu'il appartînt*²⁰, ce livre imprimé et perdu, un exemplaire en ait été préservé et qu'il soit, croit-il, dans les mains de l'une de ses filles ? Doit-on s'en étonner si l'on apprend que cette fille est Catherine Chilé, dans la vie réelle

sa grand-mère paternelle, fille qu'il a perdue avant de naître puisqu'elle est morte deux ans avant sa naissance à lui ? Ne faut-il pas plutôt comprendre que Catherine Chilé, qui connaissait elle aussi le secret de cette langue, parce que, toute petite, elle la parlait, pouvait lui revenir en devenant sa propre fille ? Mariette Chilé, dans la vie dite réelle sa grand-mère maternelle, qui l'a bercé dans cette même langue, elle aussi devient sa fille sous le nom de Neneka Chilé. Catherine et Neneka de nouveau sont sœurs. Antonin Artaud a chassé Antoine Chilé et prit sa place de primogéniteur. Un certain cycle familial, infernal, est aboli.

On a raconté que dans sa jeunesse, à l'époque où il était surréaliste, Antonin Artaud laissait entendre que sa mère aurait été une princesse kurde. Pour moi, je ne l'ai jamais entendu dire rien de tel. Lorsque je l'ai connu, il affirmait n'avoir jamais eu de famille, n'être issu de personne, et ne parlait de la famille Artaud-Nalpas que dans les termes suivants : « ma soi-disant famille », « cette famille qui se prétend la mienne », « ma prétendue famille », etc. J'étais allée le voir à Ivry un jour qu'il venait de recevoir la visite de membres de « cette prétendue famille ». Il s'est mis alors à évoquer avec humour l'atmosphère « familiale » qui régnait à Marseille, l'agitation et l'exubérance des réunions auxquelles il avait autrefois été contraint d'assister, autrefois, quand on s'acharnait à lui faire croire qu'il était partie intégrante de cette famille, dont il soulignait malicieusement le goût pour la dramatisation et dont il me déclara en riant : « Vous savez, ce sont des Turcs²¹ ! » Il aurait pu d'ailleurs tout aussi bien dire dans le même esprit : « Ce sont des Grecs ! » Dans un cas comme dans l'autre, les termes « Turc » et « Grec » renvoyaient plus à une manière d'être qu'à une nationalité ou à une origine.

Un soir qu'il s'était senti pris d'angoisse à l'idée de passer seul la nuit à Ivry, il m'avait demandé de rester auprès de lui. Une grande partie de la nuit, il la passa à égrener ses souvenirs de vacances à Smyrne, à me parler de Neneka, sans qu'il l'affectât d'aucun lien de parenté, réel ou « prétendu », il m'en

LE VENTRE DOUBLE

parla comme d'une femme qui avait toujours été bonne pour lui. C'est cette nuit-là qu'il me dit avoir failli se noyer à Smyrne alors qu'il était encore un petit enfant. Il me raconta aussi la façon dont il attendait les retours à Marseille de Neneka Chilé, allant sur le port pour guetter l'arrivée du navire qui la ramenait de Smyrne : *le Saghalien*, des Messageries maritimes.

Neneka Chilé était morte, ajouta-t-il, mais il sentait qu'elle allait revenir. Sans doute pour me remercier de ne l'avoir pas abandonné à la solitude nocturne de sa chambre perdue au fond du parc, il me dit que je devais avoir en moi, sans le savoir, un peu de l'âme de Neneka.

NOTES

1. André Breton, *Flagrant délit*, Thésée, 1949, p. 13.

2. Thomas Maeder, *Antonin Artaud*, Plon, 1978, p. 23.

3. XII, 227.

4. XXIV, 151.

5. XXII, 424.

6. XII, 77.

7. XII, 78.

8. Jacquemes, dans la prononciation occitane, devait se dire Jacquemès, ce qui explique que peu à peu ce patronyme sera transcrit Jacquemus par les officiers de l'état civil.

9. Casimir Artaud était encore vivant en 1894. En effet, il figure à titre de frère aîné sur les faire-part de décès de Marius-Pierre Artaud, paru dans *le Petit Marseillais* du 18 août 1893, et de M^{me} veuve Marius Artaud, paru l'année suivante dans le même journal le 4 août 1894. En revanche, Dieudonné Artaud était décédé avant son frère Marius-Pierre puisque c'est sa veuve qui figure sur ces mêmes faire-part.

10. Seuls six de ces enfants sont parvenus à l'âge adulte. La fille aînée, qui ne se mariera pas, portait le prénom usuel de Rose. Et c'est bien à ce rang de fille aînée que M^{lle} Rose Artaud figure sur le faire-part de décès de Marius-Pierre Artaud, paru dans *le Petit Marseillais* le 18 août 1893. Même chose pour le faire-part de décès de sa mère, un an plus tard, dans *le Petit Marseillais* du 4 août 1894. On trouve encore Rose Artaud dans le registre du recensement fait à Marseille en 1896. Elle vivait au foyer de sa sœur cadette, Marie Bonnaud, restée veuve très jeune, 15, rue du Jardin-des-Plantes, dans un immeuble où demeuraient aussi Antoine Roi, sa femme Euphrasie et sa belle-mère Mariette Nalpas qui

Origine des textes

Le Ventre double ou Petite esquisse généalogique d'Antonin Artaud

Les Cahiers obliques, n° 2, 1^{er} trimestre 1980.

Le Bouquet de violettes de Jean Paulhan

La Nouvelle Revue française, n° 197, 1^{er} mai 1969, numéro d'hommage à Jean Paulhan.

Une musique de scène exemplaire

in *Roger Désormière et son temps*, Éditions du Rocher, 1966.

Antonin Artaud dans la vie

Tel quel, n° 20, hiver 1965 ;

Tulane Drama Review, Volume 9, Number 3, Spring 1965 :

Letter on Artaud, traduction Bettina Knapp.

Lettre à un ami

Courrier du centre international d'études poétiques, Bruxelles, n° 169, janvier-mars 1986 ;

Canadian fiction magazine, Number 66, 1989 : *Letter to a Friend : on editing Antonin Artaud*, traduction Lola Lemire Tostevin.

Une matière meurtrière

Colloque de Cluny II : *Littérature et idéologie* ;

La Nouvelle Critique, spécial 39 bis, avril 1970.

ORIGINE DES TEXTES

L'Impossible Théâtre

paru en langue japonaise dans la revue *Nikutai Guenge*, 1982 ou 1983 ;

Dokumentation internationale Artaud-Woche, Stuttgart, 22-26 avril 1985, Zentrum Bundesrepublik Deutschland des Internationalen Theaterinstitut, Berlin, 1986 ;

Théâtre en Europe, n° 9, janvier 1986.

Dessin, peinture, théâtre

conférence prononcée le 8 mai 1986 à l'Université fédérale de Rio de Janeiro dans le cadre d'un Evento Artaud ;

Théâtre en Europe, n° 11, juillet 1986.

Un insurgé de l'art

Catalogue de l'exposition Antonin Artaud, Musée national d'art moderne, Centre Georges-Pompidou, 30 juin-11 octobre 1987 ;

Journal der Arte Artaud : Van Gogh, Daedalus, Vienne, 1987, traduction Werner Rappl.

La Question du dessin

Catalogue de l'exposition « Un certain art des années 50 », Saarelandsmuseum Sarrebrücken, 1989 ;

Paris / Kunst der 50er Jahre / Artaud. Chaissac. Dubuffet. Fautrier. Michaux. Requichot. Wols.

Offenbarung eines inneren Ringens.

Autoportrait

Art press, n° 101, mars 1986, Les Chefs-d'œuvre du xx^e siècle.

L'Œil de la mort

Il Manifesto, 18 août 1987 : *Lo sguardo strappato alla morte*, traduction Anne-Marie Sauzeau.

Entendre / voir / lire

Exposé dans le cadre du groupe d'études théoriques de *Tel quel* ;

Tel quel, n° 39 et n° 40, automne 1969 et hiver 1969.